

C'ÉTAIT BIEN UN PHILOSOPHE NATIONAL-SOCIALISTEⁱ

Kurt FLASCHⁱⁱ

(texte paru dans le *Süddeutsche Zeitung* du mardi 14 juin 2005)

Il s'agit avec le livre de Emmanuel Faye d'un débat nouveau et essentiel sur les ramifications brunes dans la pensée de Martin Heidegger.

Cela remue intensément dans la jungle des lettres parisiennes, et l'Allemagne se tient devant la tempête. Il y a une nouvelle polémique portant sur le national-socialisme de Heidegger. Le débat reprend tout à la base : il y a de nouveaux textes et de nouveaux arguments. Depuis longtemps déjà on ne pouvait plus contester que Heidegger ait glorifié publiquement le national-socialisme en 1933 et en 1934 en se référant à sa philosophie, et qu'en tant que recteur de Fribourg il ait voulu remodeler l'université à la manière national-socialiste. Bien entendu, Heidegger n'a jamais été « impliqué » ; il a pratiqué la nazification en en faisant une affaire personnelle, il l'a accomplie avec énergie et pompe philosophique. La question est de savoir s'il s'agit là d'une « erreur politique » qui n'a que peu ou rien à voir avec sa philosophie, ou si c'est sa philosophie même qui est nazie. A-t-il succombé à une erreur d'appréciation due aux conditions de l'époque ou existe-t-il un rapport interne entre sa philosophie et l'engagement nazi ?

Le nouveau livre de Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie*, répond catégoriquement sur près de 600 pages érudites : la philosophie de Heidegger représente l'introduction du nazisme dans la philosophie. Faye enseigne à l'université de Paris X-Nanterre ; il se refuse à céder à la mode particulièrement répandue en France, qui consiste à assimiler la philosophie de Heidegger, mais à tenir son nazisme pour *quantité négligeable*ⁱⁱⁱ. Il traverse l'ensemble de l'œuvre complète de Heidegger ; il tient compte de la situation politique et intellectuelle de la période de Weimar finissante ; il rend disponibles des documents inédits et recommande de faire des distinctions scrupuleuses. Son résultat : Heidegger était, comme philosophe, nazi et raciste. Simplement il l'était au sens spécifique encore à définir, heideggérien, qui était le sein.

Faye est philosophe, mais aussi philologue spécialiste de Heidegger. De précédents livres de révélation ont certes détruit à l'aide de documents incontestables la légende répandue par Heidegger lui-même depuis 1945, mais n'ont pu empêcher le coup de génie qui consiste à séparer l'ontologie de Heidegger de sa politique. Faye apporte de nouveaux éléments, avant tout concernant les séminaires non publiés de 1933 à 1935, mais sa grande force tient à l'analyse philosophique. Il argumente au nom d'un universalisme de la raison que Heidegger aurait détruit. Faye se distingue par cette position philosophique décidée et une série d'analyses textuelles nouvelles des travaux précédents qu'il connaît et utilise, c'est à dire du *Nachlese zu Heidegger* (1962) de Guido Schneeberger, de *Heidegger et le nazisme* de Victor Farias, et de celui de Hugo Ott, *Heidegger, éléments pour une biographie* (1988).

Faye retire d'un nombre énorme de détails le résultat : Heidegger a déclamé avec emphase, en son nom propre, des éléments essentiels du national-socialisme comme étant sa philosophie : une vision raciste [*völkisch*]^{iv} de la mission historique du peuple allemand, la métaphysique du sang et du sol [*Blut und Boden*], le rôle du Führer comme seule loi de la vie allemande, le droit du peuple allemand à l'expansion de son espace vital.

Le débat concernant Heidegger entre ainsi dans une nouvelle phase. Il se déroule à Paris avec une grande vivacité. Nicolas Tertulian, spécialiste reconnu, a donné fin avril dans

L'humanité un résumé mesuré. Une rangée de critiques préfère se rabattre sur des thèmes triviaux dénués de rapport direct. Ils spéculent sur les motifs psychologiques d'Emmanuel Faye ; il n'aurait voulu que faire parler de lui.

Une jeune dame se croit une encore plus grande connaissance des âmes et affirme que Faye ne voudrait que se donner bonne conscience en condamnant Heidegger. Dans *Le Monde*, la doctorante Adeline Froidecourt – dont le mérite est d'avoir tout juste traduit le tome 50 des œuvres complètes de Heidegger, on n'a pas affaire à n'importe qui – explique que la manière d'agir de Faye serait « pharisienne » ; elle se dit choquée qu'il nomme Heidegger un « nazi ». Comme si le scandale philosophique résidait dans l'emploi de ce mot et pas dans l'enthousiasme pour Hitler du considérable penseur.

Bien entendu Heidegger n'était pas un « nazi ordinaire », ses ennemis ne l'ont pas une seule fois affirmé. Froidecourt certifie que Heidegger n'aurait jamais soutenu de « mouvements antisémites » durant la période de son rectorat. Parce que le nazisme n'était pas un mouvement antisémite peut-être ? Husserl, qui devait être au courant, traitait Heidegger d'antisémite. Dans une lettre du 4 mai 1933 il constate que, « durant les dernières années », à savoir pas juste à partir de 1933, l'antisémitisme de Heidegger s'est sans cesse plus fortement exprimé. Un jeune heideggérien français pousse la tendresse pour le penseur de la forêt noire si loin qu'il compare les nouvelles attaques contre Heidegger avec la condamnation à mort de Socrate. Heidegger, qui a fait l'apologie de la décision, devient une victime.

Tout ceci ne constitue que les mouvements convulsifs et impuissants d'un groupe d'intellectuels attaqué. La seule chose d'importance, c'est pourtant ce que Heidegger a effectivement enseigné. D'aucuns ne veulent pas vraiment le savoir : Hadrien France-Lanord décrète qu'on ne devrait pas lire le livre de Faye. Il péroré avec entrain dans *Le Monde* sur ce livre sur lequel il revendique de n'avoir jeté qu'un rapide coup d'œil. La vieille garde heideggérienne se retranche derrière la ligne qui a fait ses preuves : il y a eu la chute de 1933/1934, mais la pensée de Heidegger n'a rien à voir avec elle. Il y a cependant des avis contraires : dans *Libération* Robert Maggiori a reconnu que Faye a écrit un « livre bien documenté, extrêmement sérieux ». En outre Faye écrit dans un style sec et clair. Sa position philosophique est discutable, et la controverse va se poursuivre ; à Paris elle se perd dans des thèmes accessoires. D'aucuns énumèrent la succession de nobles penseurs qui ont été influencés par Heidegger, écologistes et déconstructionnistes, théologiens et marxistes, juifs et résistants réels et proclamés.

Sauf que ce n'est pas le problème. La récupération de thèses isolées ne fait pas débat, mais bien la question : y a-t-il une relation vérifiable et immanente à la philosophie entre la pensée de Heidegger et le nazisme ? Heidegger lui-même a affirmé qu'il existait un rapport interne entre sa philosophie et sa profession de foi dans le nazisme. Au début de l'année 1936, il a rencontré son élève immigré Karl Löwith. Löwith lui a demandé s'il partageait son avis, selon lequel sa prise de parti pour le national-socialisme reposait de manière essentielle sur la philosophie heideggérienne. Löwith prit note : « Heidegger se déclara d'accord sans réserve, et m'expliqua que son concept de « l'historicité » était le fondement de son « engagement ». Il ne laissa également aucun doute au sujet de sa foi en Hitler. » Heidegger se serait-il dupé lui-même ? Peut-être. Aurait-il voulu tromper Löwith ? Peu probable, mais possible. Peut-on relativiser le récit de Löwith ? Sans doute, si on y a un intérêt. Reste donc l'unique voie que Faye a prise : qu'y a-t-il dans les textes de Heidegger ?

Le paragraphe 74 de *Sein und Zeit* développe la conception heideggérienne de l'historicité. Elle conduit, selon la propre auto-interprétation de Heidegger, au national-socialisme. Elle dit : l'être de l'homme – nommé « Dasein » - est déterminé par l'historicité. L'être du Dasein est décrit comme « souci ». Le souci est « résolution devançante » de regarder la mort dans les yeux et d'assumer le destin qui est à chaque fois mon propre. Mais nous n'avons pas le

droit de penser le « Dasein » comme un sujet isolé. En tant qu'expérience du destin il est toujours ensemble avec d'autres. Les événements fatidiques sont en commun, et c'est uniquement cela que nous entendons par destin. Nous désignons ainsi « L'advenir de la communauté, du peuple ». Ce qui est vraiment historique, c'est le peuple. Le peuple à chaque fois mien, c'est-à-dire le peuple allemand.

Cette exégèse « raciste » [« *völkische* »] remonte à 1927. C'est de cette interprétation de l'historicité et du souci que Heidegger s'est réclamé dans les discours de 1933, d'un nazisme enthousiaste, comme on peut le lire par exemple dans le tome 16 des œuvres complètes, paru en 2000. Max Müller et d'autres ont témoigné que Heidegger aurait eu avant 1933 le mot « *völkisch* » à la bouche. Il comprenait sa pensée comme le dépassement du primat du sujet des temps modernes ; il polémiquait contre le « subjectivisme » moderne et la forme de politique qui en découle, le « libéralisme ». Il argumentait ainsi : ce qui existe, ce n'est pas le Je abstrait, mais un soi concret dans l'être-avec d'autres, avec son destin. Le destin serait celui de la communauté, à savoir du peuple, du peuple à chaque fois mien. Partant de cela, il pouvait définir l'appartenance à un peuple comme la « racine de l'esprit ».

Cette suite d'arguments n'épuise pas la pensée de Heidegger, mais elle en constitue les grandes lignes. Une veine brune anti-moderne relie l'analyse du Dasein, de son souci et de son destin dans le peuple à chaque fois mien, c'est-à-dire son analyse de l'historicité et le national-socialisme. Relève de ceci le pathos de la décision, de la dureté, du sérieux et de la mort. Après 1933 il a resserré le lien de la manière la plus étroite qui soit. Comme Faye le montre en détail, il a déduit des concepts fondamentaux de son ontologie les dogmes de l'hitlérisme. A partir de là il a justifié le retrait de Hitler de la société des nations, et a invoqué pour cela les définitions philosophiques de l'être et de l'étant : « Un État n'est, qu'en ceci qu'il devient, qu'il devient l'être historique de l'étant qui se nomme le peuple. »

Heidegger a converti facilement des termes philosophiques comme « être » et « étant », « réalité » et « loi », en slogans nazis. Ainsi, en octobre 1933, en tant que recteur de Fribourg, il faisait appel aux étudiants : « Le Führer lui-même et lui seul est la réalité allemande présente et future et sa loi. » L'être de l'étudiant ne surgit pas soudainement de n'importe où, mais « se maintient sous le commandement de la puissance de la nouvelle réalité allemande. » Le but de la révolution nationale-socialiste serait « le bouleversement total de notre Dasein allemand » ; il faudrait pour cela une « science raciste [*völkische*] ».

Heidegger transforme le concept de vérité : « La vérité est l'être-ouvert qui rend un peuple sûr, lumineux, et fort dans ses actions et son savoir ». Jusqu'alors, toute la philosophie avait compris la vérité autrement. Heidegger déclame que maintenant seulement, en 1933, le peuple devient un État. Le devenir-État du peuple impose les grandes puissances – nature, histoire, art et technique. « Mais l'être-manifeste de ces puissances est l'essence de la vérité. Dans l'imposition de ces puissances, l'État en devenir réintègre le peuple dans sa vérité effective. »

La transformation heideggérienne de la philosophie européenne en méditation historico-ontologique [*seinsgeschichtlich*] et de cette méditation elle-même en conscience de soi du peuple allemand comme subordonné à Adolf Hitler est incontestable. C'est un fait de notoriété publique – autant que le fait que le grand philosophe de l'éthique du 20^{ème} siècle allemand, Max Scheler, compte au nombre des panégyristes les plus enflammés de la première guerre mondiale. Beaucoup le minimisent en affirmant que les slogans de Heidegger ne sont que des déclarations des années 1933 et 1934, et que lui-même n'aurait pas été raciste durant ces années du national-socialiste déclaré Heidegger.

Le livre d'Emmanuel Faye est écrit pour réfuter ces édulcorations. Le discours du rectorat sur « l'auto-affirmation de l'université allemande » n'était donc en aucun cas la défense de l'université contre la politique nazie, mais plutôt le programme de sa transformation au sens

donné par Hitler ; la démission du rectorat n'était en aucun cas, comme il l'a affirmé, une prise de distance avec le national-socialisme. Encore longtemps après la démission du rectorat, il a présenté des programmes nationaux-socialistes et organisé la formation de *Dozenten*^v. Il a certes combattu le biologisme, mais il était raciste. Il y avait différents concepts nationaux-socialistes de « race ». Heidegger la comprenait autrement que E. G. Kolbenheyer ou Ludwig Klages. En cela, il s'accordait parfaitement avec Hitler et Rosenberg. Heidegger s'inquiétait déjà dans une lettre du 2 octobre 1929 au fonctionnaire ministériel Viktor Schwörer de « l'enjuivement croissant » de l'université. Dans le rapport de Heidegger sur le philosophe de Munich Richard Högnswald, l'antisémitisme est manifeste.

Les séminaires inédits de Heidegger prouvent ceci : même après le retrait du rectorat, Heidegger a présenté les concepts fondamentaux de sa philosophie comme le véritable national-socialisme, et a toujours compris son enseignement comme une éducation politique, comme une intégration à l'État du Führer [*Führerstaat*]. Il a proposé une métaphysique de la direction par le Führer [*Führertums*]. Cela donnait quelque chose comme : « L'origine de tout agir et de toute *Führung* étatiques n'est pas dans le savoir, mais dans l'être. Tout *Führer* est *Führer*, doit être *Führer* conformément à la forme prégnante de son être, et simultanément, dans le vivant déploiement de son essence propre, il comprend, pense et met en œuvre ce que sont le peuple et l'État. » (cité d'après Faye). Cela signifie : le Führer produit pour la première fois le peuple et l'État.

Les textes déjà publiés montrent aussi qu'après 1934, Heidegger comprenait encore son enseignement philosophique comme fidèle au régime nazi. En 1935, il parlait, dans *l'Introduction à la métaphysique*, de la « vérité interne et de la grandeur » du mouvement nazi. Il laissa subsister cette phrase dans l'édition de 1953, ce qui déclencha les protestations de Jürgen Habermas. Durant le semestre d'été 1936, Heidegger faisait cours sur Schelling. Personne ne dira qu'il s'agit d'un thème nazi. Mais le lecteur d'aujourd'hui regarde avec stupéfaction Heidegger y célébrer, lorsqu'il traite du dépassement du nihilisme, les deux hommes qui « ont amorcé un contre-mouvement », Hitler et Mussolini.

Durant l'hiver 1936 commença pour Heidegger la série des interprétations de Nietzsche. Aujourd'hui, on peut en lire deux versions : Heidegger en a donné une édition corrigée en 1961 et depuis 1985, elles sont parues une nouvelle fois dans le cadre de la *Gesamtausgabe*^{vi}, mais non arrangées. Faye compare les deux versions et trouve que Heidegger a minimisé sa critique de l'interprétation de Nietzsche par Jaspers. En 1961, il a rayé sa conclusion sur Jaspers : « La plus grande falsification... : Jaspers ». En revanche, il a généralisé sa prise de distance avec Alfred Bäumler pour donner l'impression que sa critique envers lui – qui était depuis 1934 dans le « bureau Rosenberg » du NSDAP pour les compétences scientifiques – a été une critique du national-socialisme.

Heidegger avait durant l'époque nazie des adversaires violents, des concurrents pour la direction spirituelle du nouveau régime. Après 1945, comme le montre Faye, il fait passer ses critiques contre certains penseurs nazis comme Klages, Kolbenheyer ou Ernst Kriek pour un rejet du national-socialisme. Il a critiqué le biologisme dans l'interprétation de la volonté de puissance de Nietzsche, mais il a défendu un racisme de type historico-ontologique [*seinsgeschichtlich*]. La démocratie, expliquait Heidegger, est une « forme du nihilisme ». Il entérinait l'analyse par Spengler du déclin du parlementarisme au césarisme : « L'Europe s'accroche sans cesse à la « démocratie » sans vouloir voir qu'elle signifierait sa mort historique ».

Faye rend ses compatriotes attentifs au fait que Heidegger, sous le coup de la victoire de l'armée blindée allemande en France, explique que la motorisation de la Wehrmacht est un « acte métaphysique ». Dans les cours de Heidegger sur Nietzsche de l'hiver 1941-42 se trouve la phrase selon laquelle la sélection raciale est « métaphysiquement nécessaire ». On

peut se demander ce que Heidegger entendait par « métaphysiquement nécessaire ». Mais de telles phrases ne ressemblent pas à une critique du national-socialisme.

Heidegger a avancé pour sa défense que ses cours étaient surveillés depuis 1938 par la police politique. C'est exact : à l'époque beaucoup étaient surveillés. Mais Faye montre à partir de leurs dossiers que les autorités nazies le considéraient comme un nazi convaincu – il aurait juste parfois pu faire preuve de plus de générosité dans ses cotisations. Il y eut des accusations, mais les autorités attribuèrent ces rumeurs aux attaques de Krieck, l'adversaire de Heidegger.

Le livre d'Emmanuel Faye est écrit avec colère et après examen des documents officiels. Il ne cache pas son épouvante à la lecture, dans la conférence de Brême du 2 décembre 1949, de la phrase suivante : « L'agriculture est aujourd'hui une industrie d'alimentation motorisée, dans son essence le même que la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et les camps d'anéantissement, le même que le blocus et la réduction de pays à la famine, le même que la fabrication de bombes à hydrogène. » D'ailleurs, Faye ne conclut pas que la pensée de Heidegger est restée toujours et en tout « le même ». Par exemple, Heidegger évaluait encore de manière positive la technique en 1933, il n'en aurait été autrement que par déception vis-à-vis de Hitler, de la révolution nazie et des penseurs nazis concurrents.

Faye comprend la langue allemande jusqu'en ses fines nuances ; il cite aussi en détail des textes allemands qui n'ont encore jamais été traduits en France et des textes qui ne sont pas encore parus dans le cadre de la *Gesamtausgabe* et peut-être n'y paraîtront jamais, en particulier les séminaires. Il s'occupe des camarades de combat de Heidegger, il documente avec de nouveaux détails sa proximité avec d'autres philosophes nazis comme Erich Rothacker et Alfred Bäumler, avec des compagnons de combat comme Carl Schmitt, le juriste nazi Erik Wolf et l'historien Rudolf Stadelmann. Tous les parallèles ne sont pas convaincants, les arguments concernant la valeur philosophique de l'auteur se révèlent trop minces. Ils reposent sur une conception de la philosophie qui n'est pas partagée par tout le monde. Toutes ses interprétations ne resteront pas.

Mais globalement, ce livre est une stimulation intelligente et réfléchie. Il oblige les heideggériens à descendre de leur Olympe et à se consacrer de nouveau au travail des textes. Ils se souviendront du conseil de leur maître : ne pas « recouvrir la vérité par l'apparence d'un sens profond ». Ils seraient bien avisés d'éviter deux types de déclaration. Premièrement de dire qu'il s'agit de citations extraites de leur contexte. C'est le principe de toute citation. Deuxièmement, ils ne doivent pas dire que ce débat existe depuis déjà longtemps. C'est tout simplement faux. Le travail de Faye est trop sérieux, trop sagace, trop bien documenté. Tout doit être repris à neuf. Ce n'est pas grave si la tempête éclate en Allemagne contre Heidegger. Car nous savons finalement depuis le discours de rectorat de Heidegger que « Tout ce qui est grand se tient dans la tempête. »

ⁱ Texte traduit de l'Allemand.

ⁱⁱ Kurt Flasch, né en 1930 à Mayence, a enseigné la philosophie jusqu'en 1995 à la Ruhr-Universität de Bochum. En plus de nombreuses monographies sur Nicolas de Cuse et Augustin, ses plus importantes publications sont *Das philosophische Denken im Mittelalter* (1986, édition complétée 2000) et *Introduction à la philosophie médiévale* (1987, nombreuses rééditions) ; ce dernier a été traduit dans un grand nombre de langues. Mais il est également l'auteur d'un ouvrage sur le rôle des intellectuels allemands durant la première guerre mondiale : *Die geistige Mobilmachung*, d'un ouvrage

de réflexion sur sa discipline : *Philosophie hat Geschichte*, et d'une intense activité de feuilletonniste. Il a fondé le Corpus Philosophorum Teutonicum Medii aevi, qui publie des écrits de l'entourage de Maître Eckart non édités jusqu'à présent. La Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung a décerné à Kurt Flasch le prix Sigmund Freud de littérature scientifique, l'université de Heidelberg le prix Kuno Fischer, attribué aux travaux philosophiques d'excellence. Il est membre de l'Accademia Nazionale dei Licei à Rome, de l'académie La Colombaria à Florence et de l'Akademie für Sprache und Dichtung en Allemagne. Dans ses cours Kurt Flasch étudie l'influence de la philosophie arabe sur l'Occident latin dans les environs de 1300 (*N.d.T.*).

ⁱⁱⁱ en français dans le texte (*N.d.T.*).

^{iv} entre crochets et en italiques les mots du texte allemand (*N.d.T.*).

^v maîtres de conférences (*N.d.T.*).